

« La science a trop longtemps lié progrès et technologies »

Interview : JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Ingénieur agronome, il s'est tourné vers l'épidémiologie après avoir appliqué des analyses spatiales à l'épicéa scolyté. Fils d'enseignant, il est ainsi devenu un des spécialistes mondiaux de... la grippe aviaire. Quand un autre virus est arrivé de Chine, il a été propulsé sur le devant de la scène médiatique. Marius Gilbert est désormais un des visages incarnant la réponse à la crise sanitaire. Pour transmettre son savoir ailleurs que dans les auditoriums ou les labos.



Marius Gilbert ©DR

Il appelle cela une « très étrange notoriété ». Un soir de mars 2020, invité du JT de la RTBF pour ce qu'il croit être un « one-shot », Marius Gilbert n'en ressort que plusieurs heures plus tard alors que la Belgique s'apprête à entrer, elle, en confinement. En une soirée, cet épidémiologiste est devenu une « star » des plateaux télévisés. Aujourd'hui, il se livre (*Juste un passage au JT*, Luc Pire Éditions) sur cette expérience mais surtout retrace avec sincérité, modestie et... pédagogie cette période si particulière.

Professeur et vice-recteur à la recherche à l'ULB, Marius Gilbert raconte ainsi son premier débat télévisé : « J'étais intimidé. Il y avait les caméras, le regard des ministres posé sur moi. J'ai eu le sentiment d'être pris de court et j'ai fait une réponse en demi-teinte qui ne correspondait pas à ce que je pensais réellement, c'est-à-dire l'importance de prendre des mesures fortes mais nécessaires. Ce non-dit m'a poursuivi une bonne partie de la nuit. Au réveil, je me suis promis de ne plus me laisser piéger et de faire en sorte, autant que possible, de ne plus dire quelque chose qui m'empêcherait de dormir, qui ne serait pas en accord avec ma conviction profonde. » C'est ce qu'il fait depuis.

Le public semble vous adorer, beaucoup d'enseignants notamment. Comment l'expliquez-vous ?

« Les retours que je reçois des gens vont toujours dans le même sens : 'Vous nous rassurez et vous expliquez bien.' Devant l'incertitude, les gens se sentent rassurés d'entendre quelqu'un qui dit qu'il ne sait pas quand il ne sait pas et qui explique les choses clairement afin de les faire comprendre. Je ne sais pas si les enseignants m'apprécient mais c'est leur métier de tous

les jours d'essayer de rendre la complexité du monde intelligible et accessible, faire en sorte que cela ait du sens pour les élèves. »

On pensait que notre société avait foi dans la science, la médecine et puis on voit que la parole scientifique est remise en doute. Cela vous étonne ?

« Cela ne me surprend pas du tout car cela existait avant la crise. L'argumentaire des antivax aujourd'hui est identique à l'argumentaire contre les autres vaccins. Il faut distinguer science et technologie. Le rejet qu'éprouvent un certain nombre de personnes est un rejet de la technologie, pas de la science. Le point commun entre les vaccins, les OGM et la 5G est que ce sont tous des objets technologiques, des applications. Ceux qui contestent tout cela ne disent pas que ça les embête de savoir comment l'ADN fonctionne. Non, ce qui les dérange, ce sont les objets technologiques qui rendent toute une série de services mais qui présentent des inconvénients. Pendant très longtemps, toute la communication autour des connaissances scientifiques a été fort couplée à une communication sur les progrès technologiques. On peut discuter avec des gens qui contestent ces technologies, sans que cela soit un rejet de la science. Si on fait l'économie de cette démarche scientifique pour affronter les défis de demain, on va droit dans le mur. Il faudra trouver le moyen de réenchanter la science. La science ne fait plus rêver. »

Justement, on parle abondamment du désintérêt des jeunes pour les matières scientifiques...

« Je l'explique par un défaut de la modernité. Quand on dit 'progrès', on pense aux pesticides dans l'alimentation, à la voiture qui aggrave l'effet de serre, au nucléaire qui donne la bombe atomique... Il faut sortir du mythe selon lequel la technologie n'est qu'un facteur de progrès. Non, ce sont les connaissances scientifiques qui sont un facteur de progrès : il n'y a pas d'inconvénient à mieux comprendre le monde mais il peut y avoir des inconvénients à l'usage que l'on fait de ces connaissances. Il y a une responsabilité du monde scientifique aussi : beaucoup de scientifiques sont baignés dans ce monde depuis toujours et ils ne se rendent pas compte que, pour quelqu'un qui n'est pas familiarisé avec la science, le récit scientifique n'est qu'un récit

« Parler du vaccin à l'école, pas l'imposer aux élèves »

Marius Gilbert l'avoue : « Je n'ai pas beaucoup de critiques à formuler sur les mesures concernant l'école prises durant 1 an et demi. Lors du premier déconfinement, il était très difficile d'éviter la fermeture généralisée. On n'avait pas le choix. Le public était angoissé et, même si l'on disait que ce n'était pas très dangereux pour les enfants, cela n'aurait pas été compris. Avec la deuxième vague, malgré tout, le maintien de l'ouverture du fondamental et - à 50% de présentiel - du secondaire, c'est la principale mesure que le gouvernement a prise en faveur de la jeunesse. D'autres pays ne l'ont pas fait ou pas comme ça. En Belgique, il y a eu un vrai choix politique affirmé d'essayer d'immuniser le plus possible l'enseignement et de ne l'interrompre qu'en tout dernier recours. Dans la deuxième vague, on a toujours essayé de fermer tout le reste avant les écoles. Par rapport à la continuité pédagogique, cela a été une année perturbée certes mais pas totalement perdue non plus. Dans le secondaire, on a sauvé les meubles. »

Pour le supérieur, c'est autre chose. Membre de l'équipe rectorale de l'ULB (et papa de trois étudiants), l'épidémiologiste l'a constaté. « Là, on était dans l'enseignement à distance complet, sans contacts, sans structures, sans vie sociale, sans jobs étudiants. Les profs se sont adaptés mais suivre des cours sur un écran pendant une journée entière, ça rend fou. Si, en plus, on est seul en kot ou dans une famille bruyante, cela devient vraiment très difficile. On a perdu des étudiants en cours de route et on ne sait pas si on les récupérera. Et on a une vision tronquée des taux de réussite parce que les évaluations ont été faites à distance mais il y a des retards qu'il va falloir absorber. »

Aujourd'hui, devant les retards pris par la vaccination de certains jeunes à Bruxelles, l'école est sollicitée. Doit-elle forcer les élèves à se vacciner ? « Pour moi, le raisonnement est le même que pour l'université : nous formons des adultes responsables, on leur donne les éléments d'information, on fait en sorte que cela soit possible de se vacciner et on les laisse choisir en toute connaissance de cause. L'école peut être un lieu d'information, d'échange et de débat autour de la vaccination mais je trouve délicat d'en faire un instrument de promotion car c'est mettre les profs face à une responsabilité lourde qui n'est pas la leur et par rapport à laquelle ils ne sont pas armés. »

parmi d'autres. C'est d'ailleurs très intéressant de constater que les théories complottistes sont souvent validées par un homme de science qui vient apporter un autre récit, comme Raoult. Et, pour quelqu'un d'extérieur, ce récit devient tout aussi valable que le récit des experts qui deviennent étiquetés 'experts officiels'. »

De plus en plus d'enseignants sont confrontés à des discours complottistes : que faire ?

« Évidemment, on n'a pas ce problème à l'université puisqu'on a face à soi des gens qui ont fait un choix de suivre une filière scientifique, ce qui n'est pas le cas des enseignants du secondaire. Ils le savent et le font : il faut communiquer sur la démarche scientifique qui a amené à la connaissance autant que sur la connaissance elle-même. Cela permet de comprendre que ce n'est pas juste un argument d'autorité qui dit 'les choses sont comme ça et vous devez l'accepter'. C'est compliqué, surtout pour les plus jeunes, mais c'est important. » ■



Marius Gilbert

Juste un passage au JT

Luc Pire Éditions, 192 p., 19,90€